

Notices nécrologiques

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **43 (1938)**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTICES NÉCROLOGIQUES

Paul Jung

(1879-1938)

Le 19 avril 1938, la population de Court apprenait avec consternation le décès de M. Paul Jung, fabricant, et maire de cette commune.

Né en 1879, M. Paul Jung fréquenta les écoles de St-Imier, son village natal. C'est là aussi qu'il apprit son métier de mécanicien. Après avoir travaillé dans diverses usines de la Suisse romande pour se perfectionner dans la mécanique, il revint au Jura et, en 1901, il trouva de l'occupation dans la grande fabrique Hänni à Court. Il se créa un foyer, fit l'acquisition d'un immeuble dans lequel il installa un atelier de polissage qu'il dirigea jusqu'au début de mars 1938.

Dès son arrivée à Court, il s'intéressa vivement aux affaires communales et scolaires. Longtemps conseiller municipal et président de la commission d'école, il consacra une grande partie de son temps au développement du village et au bien-être de sa population. Appelé au poste délicat de maire, en décembre 1925, il se voua corps et âme à sa nouvelle fonction. La longue période de chômage au cours de laquelle il présida aux destinées de la commune le mit en face de difficultés qu'un autre que lui aurait peut-être trouvées insurmontables. Mais son énergie, sa droiture et son impartialité, jointes à un dévouement sans limites et surtout désintéressé lui permirent de surmonter tous les obstacles.

M. Paul Jung qui fut un citoyen modèle, fut aussi un époux aimé et un père respecté. Sa famille à laquelle il fut trop tôt enlevé perd en lui un être cher et inoubliable.

Avec un grand serrement de cœur ses nombreux amis s'inclinent sur sa tombe qui vient de se fermer et adressent à ce cher disparu un dernier adieu.

Qu'il repose en paix !

L. F.

Armand Sunier

(1860-1938)

Le 16 janvier 1938, s'est éteint à Lausanne, à l'âge de 78 ans, un Jurassien qui s'était surtout distingué à l'étranger. Il s'agit de M. Armand Sunier, ancien professeur à La Haye, dont les Jurassiens de Lausanne gardent le meilleur souvenir. Ne leur avait-il pas donné de fort belles conférences, pleines de vie et de talent, au cours des années où son état de santé le permettait encore, et n'était-il pas un membre d'honneur de leur Société ? Il fut heureux, du reste, d'appartenir à la nouvelle section vaudoise de l'Emulation.

Né à La Neuveville en 1860, il n'avait pas eu une jeunesse facile, car son père, notaire, était mort prématurément. Se vouant à l'enseignement, il avait obtenu son diplôme d'instituteur à l'École normale de Porrentruy, puis s'en était allé compléter ses études dans les Pays-Bas, où son frère aîné l'avait précédé. C'était en 1877. En 1882, il enseigne déjà au gymnase de Rotterdam. Douze ans plus tard, en 1894, il est appelé à La Haye comme professeur de langue et de littérature françaises au premier gymnase de cette ville et à l'École militaire supérieure. Il y fait une brillante carrière, publie une grammaire très goûtée, donne des conférences un peu partout, un cours de littérature française à l'Université et des cours d'été même en Belgique (à Liège) ; et il préside avec éclat les commissions d'examen de français. En 1922, après quarante ans d'enseignement, une brusque et grave maladie l'oblige à prendre sa retraite. Il est regretté comme rarement professeur l'aura été, et la ville de La Haye lui décerne sa plus haute récompense : une splendide médaille d'or.

« Sun », comme l'appelaient ses élèves, était un entraîneur, un semeur de gaieté et d'enthousiasme. Il emballait littéralement ses jeunes Hollandais pour ce qu'il nommait « la langue maternelle de la liberté » et quand il entrait en classe et lançait joyeusement sa phrase redoutée : « Prenez une double feuille de papier », personne ne songeait à rechigner. C'est ce qu'on lit dans un journal hollandais où un vibrant hommage lui est rendu par un de ses anciens élèves.

Ajoutons que ce pédagogue hors ligne, adoré des Hollandais, n'en était pas moins resté bon Suisse. C'est lui qui fonda la Société suisse des Pays-Bas, et qui en fut l'âme jusqu'à son départ de La Haye, et c'est là, comme aussi dans les soirées organisées par ses élèves, qu'il donna libre essor à ses talents de poète, d'acteur et de déclamateur.

Le rêve de M. Sunier avait été de finir ses jours dans sa chère Neuveville où il revenait presque chaque année. Il s'y retira en effet de 1922 à 1924. Pour l'éducation de ses deux enfants d'un second mariage, il vint cependant s'établir à Lausanne, suivi, ici encore, du souvenir fidèle et passionné de ses anciens élèves et de ses anciens collègues. N'est-ce point là une preuve admirable de la place qu'il gardait dans leurs cœurs ? Sa femme et ses enfants en eurent d'ailleurs d'autres preuves émouvantes à son décès.

Le professeur Armand Sunier a fait honneur à son Jura et à la Suisse dans ces Pays-Bas, si sympathiques, qu'il considérait comme une seconde patrie, et nous pouvons associer sa mémoire à celle d'un autre Jurassien distingué, son ami Charles-Joseph Gigandet qui, lui aussi, s'illustra dans des lycées hollandais et qui termina sa belle carrière en Suisse comme vice-chancelier français de la Confédération.

Le Jura a donné d'éminents pédagogues à notre pays et Armand Sunier fut certainement un des mieux doués. J. R.

Alcide Mouttet

(1862-1938)

Nous avons appris avec une douloureuse surprise, le 1^{er} octobre 1938, la mort de M. Alcide Mouttet, ancien gérant de la Société de consommation de Delémont.

Né en 1862 à Courcelon, Alcide Mouttet s'était voué à l'enseignement primaire. Il débuta dans cette carrière aux Bois, puis passa treize ans à Rebeuvelier, remarqué et estimé pour ses qualités pédagogiques et son esprit d'initiative. Son activité attira l'attention de la direction des usines Louis de Roll qui l'appela à la gérance de la Société de consommation Delémont-Choindez S. A., poste qu'il occupa avec compétence jusqu'à la fusion de cette société avec la Société coopérative de consommation actuelle. C'est alors qu'il prit sa retraite, soit à l'âge de 72 ans.

Alcide Mouttet fut un membre assidu et dévoué des sociétés locales, et fit partie de plusieurs commissions municipales au sein desquelles ses avis judicieux furent toujours écoutés.

Par sa jovialité et son optimisme, sachant prodiguer des conseils marqués au coin d'un parfait bon sens, Alcide Mouttet était une figure bien jurassienne et delémontaine. Avec lui disparaît un aimable camarade, un homme loyal et bon qui laissera un grand vide dans la société du vieux Delémont.

Robert Jambé

(1890-1937)

Le cinq septembre dernier s'éteignait à Porrentruy, après une longue suite de douloureuses épreuves, celui qui, quoique jeune encore, n'en était pas moins le doyen d'âge du barreau bruntrutain qui s'enorgueillissait, il y a quelques années à peine de compter dans ses rangs les plus anciens représentants du barreau bernois.

Enfant de Delémont, où son père occupa de longues années la fonction de greffier du Tribunal de district, Robert Jambé s'était distingué de bonne heure par la vivacité de son intelligence. A 17 ans, il obtenait à Porrentruy son diplôme de maturité de l'Ecole cantonale et après des études universitaires brillamment menées en Allemagne d'abord, puis en Suisse, il enlève à l'âge de 22 ans le titre d'avocat bernois.

Un moment greffier de Chambre à la Cour suprême à Berne, il fonctionne durant la guerre comme secrétaire de la Chambre de conciliation du Jura à Moutier. Mais la vie du barreau semble l'attirer davantage et il ouvre bientôt à Moutier même une étude qui ne tarde pas à devenir réputée. Ses qualités de fin juriste le signalent à l'attention des organes de la Banque populaire suisse, qui l'appellent comme chef du contentieux de l'importante succursale de Porrentruy.

Passionné de la barre, son tempérament le conduit quelques années plus tard, à reprendre la vie d'avocat plaidant. La réputation de son étude lui attire une clientèle qui lui restera fidèle, durant sa longue pratique du barreau.

Depuis la mort de son fils aîné, une série d'épreuves commença pour lui. Mais jamais son courage ne l'abandonna.

Son souvenir restera vivant parmi ses collègues avec qui il entretenait les relations de la plus parfaite courtoisie, et parmi ses amis qui perdent en lui une affection fidèle et généreuse.

P. T.

Armand Rossel

Instituteur à Grandval

Né à Cormoret, il se voua à la carrière de l'enseignement et fut d'abord instituteur à Bévillard. Puis il entra dans l'industrie à Court, puis au Locle et de nouveau à Court où il fonda un atelier d'horlogerie qui prospéra pendant un certain temps ;

la crise qui fut si néfaste à nombre de petits fabricants ne le ménagea pas et il fut forcé d'abandonner ses outils. Il connut le chômage ; l'inactivité pour cet homme bâti pour la lutte lui pesa ; il revint à sa vocation première et fut nommé à Grandval, à la classe supérieure où il professa pendant sept ans. Tout heureux de retrouver de l'occupation, il reprit sa tâche avec toute l'ardeur dont il était capable. Ses élèves l'aimaient et l'estimaient. Entreprenant, actif, organisateur, tout ce qui touchait à la chose publique l'intéressait.

L'arboriculture l'intéressa particulièrement ; il était président de la Société jurassienne ; Grandval profita largement de ses connaissances ; son verger était un modèle que beaucoup d'intéressés admiraient. Sa grande silhouette ne se profila plus parmi les arbres qu'il a tant soignés, mais l'élan qu'il a su donner ne sera pas perdu ; il a servi la bonne cause et il a trouvé sa récompense.

Armand Rossel est mort le 19 avril 1938. L'enterrement du 22 avril prouva l'estime et l'affection qu'on lui portait. Tour à tour, MM. Frey, inspecteur, Dr Junod, directeur de l'Ecole normale de Delémont, Ch. Roches et M. le pasteur Krieg rendirent au défunt un témoignage ému de reconnaissance.

Que son exemple et son courage devant la mort soient un baume au cœur de tous ceux qui l'ont connu et aimé.

(Extrait de l'Ecole bernoise).

Ph. G.

Madame Maria Stockmar

(1851-1938)

Le 16 mai 1938 est décédée, dans sa 87^e année, à Lausanne, Madame Veuve Maria Stockmar, née Walser.

Originaire de Porrentruy, elle avait épousé M. Joseph Stockmar alors que ce dernier était préfet du district de Porrentruy. Son mari, neveu du grand patriote jurassien Xavier Stockmar, ayant été appelé à faire partie du Conseil d'Etat bernois, elle le suivit à Berne. Pendant les longues années où il dirigea la police cantonale et les affaires militaires, nombreux furent les Jurassiens et les malheureux qui bénéficièrent de la large hospitalité et du cœur généreux de Mme Stockmar. Il en fut de même à Lausanne, où M. Stockmar avait été nommé co-directeur du 1^{er} arrondissement des C. F. F. et où elle se fit apprécier, comme à Berne, par ses éminentes qualités. Madame Stockmar eut le

chagrin de perdre son mari et son fils unique. Restée jurassienne de cœur, elle fut choisie comme marraine du fanion de la Société des Jurassiens bernois et, seule détentrice d'un grand nom vénéré dans son petit pays d'origine, elle avait tenu à faire partie de la Société d'Emulation, section de Lausanne.

Avec elle disparaît la famille Stockmar, qui a joué un rôle considérable dans l'histoire jurassienne et bernoise du siècle dernier.

H. S.

Werner Vaucher

Après les émouvants adieux qui ont été faits à l'époux aimant, au père dévoué, à l'ami fidèle, à l'homme intègre et bon, dans sa vie privée et professionnelle, il serait vain de vouloir redire une fois encore la douleur profonde qui nous étreint, d'évoquer encore cette existence si noble et si droite, de chercher encore, après cette perte tragique, d'illusoires consolations. Et pourtant, nous ne pouvons nous séparer définitivement de lui sans lui adresser encore, au nom d'une société qu'il aima, dont il fut l'un des membres les plus constants et les plus actifs, quelques paroles d'adieu.

L'Emulation jurassienne de Bienne comptait Werner Vaucher parmi ses membres les plus anciens. Depuis tantôt vingt ans, il suivait assidûment les séances, remplissait au comité le rôle effacé de caissier, donnait son avis avec intérêt et sympathie à toutes les questions importantes auxquelles il trouvait souvent la solution la plus conforme au bien de la société.

Il aimait le Jura, notre cher disparu. Je l'entends encore, lors d'une sortie que j'eus le plaisir de faire avec lui dans les Franches-Montagnes ; avec quel enthousiasme, quelle compréhension émue il nous rendait attentifs aux beautés des forêts, des pâturages, des montagnes.

Et je me rappelle aussi la gentillesse, la sympathie qu'il témoigna aux débuts d'un président encore novice. Dans cette maison même, il n'y a pas si longtemps, notre comité avait tenu séance, répondant à son aimable invitation. Il voulait associer l'Emulation jurassienne à l'achèvement de ce foyer, qu'il avait construit avec tant d'amour.

Je le vois encore, l'an passé, lors de la préparation de notre grande assemblée. Avec quel dévouement il s'était occupé des détails les plus minimes pour le bon renom de notre Sec-

tion biennoise ; quelle joie il avait eue du succès de notre manifestation.

Et lundi soir encore, hélas, nous nous trouvions ensemble en séance de comité, assis à la même table. Et il était comme toujours, attentif, encourageant, de bon conseil. Je le revois, avec son calme sourire, sa bonté simple et sans phrases. Et nous éprouvons tous aujourd'hui, le sentiment douloureux d'une perte irréparable.

Il ne nous appartient pas de prononcer à l'adresse de cette famille si tendrement chérie, si brutalement frappée, de vaines paroles de consolation. « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître ». Qu'elle sache simplement, cette famille si durement éprouvée, que Werner Vaucher continuera à vivre dans notre souvenir. Pour nous non plus, Emulateurs de Bienne, il n'est pas vraiment parti. Nous sentons profondément qu'il sera encore présent parmi nous, qu'il participera encore en esprit à notre modeste activité, qu'il inspirera encore nos actes et nos pensées.

R. W.

Ernest Strahm

(1889-1938)

Le décès prématuré de M. Ernest Strahm a produit, dans le monde industriel et horloger en particulier, et dans tout le Jura, une pénible impression.

Né en 1889 à Cormoret, Ernest Strahm fit ses études à l'Ecole secondaire de St-Imier, à l'Ecole normale de Porrentruy, puis aux Universités de Berne et de Neuchâtel. Rédacteur au « Démocrate » où il ne laissa que d'excellents souvenirs, aussi bien comme journaliste que comme collègue, il devenait bientôt directeur de l'Ecole de commerce de Delémont, poste auquel sa vive intelligence le fit désigner très jeune. Mais ce ne fut là que le début d'une carrière exceptionnellement brillante. Peu après, ce fut l'Ecole de commerce de La Chaux-de-Fonds qui fit appel à lui en qualité de directeur de 1918 à 1920. Homme d'action, il quitta bientôt l'enseignement pour le monde des affaires ; il devint directeur commercial de la fabrique Vulcain. La politique ensuite l'attira et il fut un des dirigeants les plus actifs du parti progressiste neuchâtelois, nouvellement fondé. Quand il se fut agi de choisir un candidat à la succession d'Edgar Quartier-la-Tente aux élections du Conseil d'Etat neuchâtelois, le 27 avril 1922, les partis tombèrent d'emblée d'accord sur le

nom d'Ernest Strahm, qui s'imposait et, à 34 ans il devint membre du gouvernement neuchâtelois, chef du département de l'instruction publique et des cultes. Mais E. Strahm, bien qu'il ait apporté à sa tâche gouvernementale son énergie coutumière, semblait avoir le regret des questions industrielles qui l'avaient toujours attiré. Le 16 janvier 1925, il faisait savoir qu'il renonçait aux responsabilités du pouvoir cantonal et il reprit la direction des importantes fabriques Zénith, au Locle. Depuis, sa carrière s'est confondue avec la vie horlogère non seulement du canton de Neuchâtel, mais de toute la région et du pays. Il fut un des promoteurs de l'œuvre de réorganisation de cette industrie et contribua à mettre sur pied la Société générale de l'horlogerie suisse. Le 1^{er} octobre 1933, il allait s'installer à Bienne comme directeur de la Superholding.

Avec Ernest Strahm disparaît, dans la génération actuelle des industriels en horlogerie, la personnalité la plus marquante. Cela est vrai au sens propre comme au figuré : on peut dire, en effet, qu'il a de façon profonde frappé de sa marque tout ce qui s'est fait depuis dix ans dans l'industrie horlogère pour mieux conjuguer les efforts des organisations patronales. Partout on retrouve sa trace dans les mesures qu'a prises l'horlogerie pour se réorganiser. Il s'était donné à cette tâche avec le meilleur de lui-même en se dévouant totalement au bien de cette industrie.

Il doit à plusieurs qualités d'avoir si puissamment influencé la politique des organisations horlogères et leur activité. D'abord, à la fermeté de ses convictions ; ce qu'il voulait, il le voulait fortement ; quand sa réflexion l'avait conduit à l'opinion qu'il adoptait, il s'y tenait sans dévier et sans compromission aucune. Il le doit aussi à la grande clarté de son esprit et de ses vues comme au don rare qu'il avait de présenter les questions et de soutenir ses idées ; dans la façon dont il s'emparait d'un problème, l'exposait, le clarifiait devant un comité ou une assemblée, il y avait une telle force de persuasion qu'elle emportait toujours l'adhésion. Grâce à son intelligence, il savait convaincre ses collègues, rallier les hésitants, parfois retourner les positions ou tout au moins les réduire au silence. On ne saurait assez apprécier les services qu'il a rendus.

Il a voulu les régimes conventionnels de 1929 et 1931. En discutant, en combattant, en conciliant les intérêts souvent opposés, il s'est employé à maintenir entre les industriels l'unité de vues qui a permis d'arriver à chef. C'est si vrai qu'en 1931, on a donné le nom de « plan Strahm » aux principes sur lesquels furent bâties les conventions d'alors. C'est aussi la raison pour

laquelle il fut ensuite appelé à diriger la Société générale de l'horlogerie suisse S. A., en quelque sorte clef de voûte de cet édifice conventionnel et constitué pour unir sous un contrôle unique la fabrication des parties essentielles de la montre.

C'est à cette tâche qu'il a ruiné sa santé, minée lentement depuis plusieurs années par le mal qui devait finalement l'emporter. L'industrie horlogère suisse se souviendra de la part considérable qu'il prit à sa réorganisation pour la conserver forte et prospère.

Le 29 juin, une foule d'amis, de camarades d'études, de délégués des associations horlogères et de fabricants ont rendu les derniers honneurs à Ernest Strahm, qui reposera dans le paisible cimetière de Courtelary.

Après les prières liturgiques, c'est M. Renggli, chef de la division du commerce du département de l'économie publique, qui, au nom du Conseil fédéral et de la Superholding, a rappelé les mérites du défunt. Le pays, a-t-il dit, lui doit une grande reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour l'organisation de l'horlogerie. Il avait compris que cette industrie était gravement menacée et qu'il fallait la réorganiser, établir un contrôle et un groupement de toutes les branches annexes. Il s'était fait le champion de cette idée et avait mis au service de ses projets toute son énergie, toute sa force de persuasion. Ses efforts furent couronnés de succès : cet édifice compliqué se constitua, mais ce n'était pas encore le repos pour Ernest Strahm. La période critique de crise se prolongea et il fallait un homme de la trempe du défunt pour mener à bien la Société générale de l'horlogerie. Le moment semblait enfin venu pour lui de trouver un peu de répit en surveillant tranquillement cette organisation ; mais, il y a trois ans, la maladie fit son apparition et malgré les soins qui lui furent prodigués par son épouse dévouée et par les médecins, le mal faisait son œuvre. Cet homme fort et robuste, qui pouvait sourire comme un enfant, a rendu de grands services à l'ensemble du pays qui a contracté envers lui une dette de reconnaissance. Ernest Strahm laissera un vide difficile à combler et le mieux que nous puissions faire pour honorer sa mémoire est de suivre son exemple et de nous inspirer de son esprit.

M. Borel, président du Conseil d'Etat neuchâtelais, au nom du gouvernement de ce canton, a dit combien la mort d'Ernest Strahm a réveillé dans le pays des souvenirs que le temps avait recouverts sans jamais les effacer. L'orateur a rappelé la féconde activité du défunt durant son séjour au Conseil d'Etat où il a laissé une empreinte profonde. Sa carrière politique a

été trop courte, car il a apporté à la gestion de ses affaires la maîtrise de l'homme d'expérience et, en plus de ses solides qualités administratives, une courtoisie et une amabilité inaltérables. Il travaillait toujours avec calme et fermeté, sans ambition personnelle et sans vanité. Son nom restera gravé à jamais dans la mémoire de ceux qui eurent le privilège d'apprécier ses qualités morales et sa puissance de travail.

M. le Dr Junod, directeur de l'École normale de Delémont, au nom des amis personnels du défunt, de ses camarades d'études et des sociétés universitaires de Stella, a rendu un suprême adieu à Ernest Strahm. Il était un jeune homme au regard droit, clair et décidé ; l'homme a réalisé ce que promettait l'enfant. L'amitié d'Ernest Strahm était des plus fidèles ; c'était une atmosphère de confiance et de communion d'idées ; c'était une amitié généreuse et qui n'exigeait rien en retour. Ses camarades garderont de lui un inoubliable souvenir.

M. le pasteur Besson souligna, en terminant, la reconnaissance que doit à Ernest Strahm la paroisse de Courtelary et il se fit l'interprète de toute la population pour présenter à la famille en deuil l'expression de la grande sympathie qui l'entoure...

Ernest Strahm repose dans le petit cimetière de Courtelary. Trop tôt, il est parti, mais la grande tâche qu'il a accomplie et l'œuvre qui reste attachée à son nom lui survivront. L'industrie horlogère a perdu en lui un de ses défenseurs les plus compétents et le Jura bernois un de ses plus éminents citoyens.

Jâmes Juillerat

(1873-1938)

La nouvelle du décès inopiné de Jâmes Juillerat a produit une vive émotion dans le Jura tout entier.

Nous donnons aujourd'hui le compte-rendu des obsèques émouvantes qui ont été faites à notre barde jurassien, le lendemain du jour de l'An.

En dépit des fêtes et des vacances de fin d'année, malgré l'inclémence de la température, la cérémonie funèbre fut un imposant témoignage des sentiments de sympathie, d'estime et de reconnaissance qui entouraient le défunt.

Toutes les régions du Jura étaient représentées par des délégations de sociétés accompagnant leur bannière, par des amis, par une foule d'anciens élèves parmi lesquels on remarquait la

présence de M. Georges Mœckli, membre du Gouvernement. On était venu même des bords du Léman apporter l'ultime adieu à celui qui avait fait entendre et applaudir dans toute la Romandie nos vieux airs jurassiens. Dans le long cortège de deuil qui se déroula à travers les rues de la petite cité avaient pris place, « in corpore », les sociétés que J. Juillerat avait dirigées au cours de nombreuses années : le Chœur mixte du corps enseignant d'Ajoie, le Männerchor, l'Union chorale, précédant le groupe des vieilles chansons, la fameuse cohorte de chanteuses et de chanteurs à laquelle le défunt était si attaché, qu'il avait fondée il y a quelques années : la seule société qu'il dirigeait encore depuis sa retraite.

Au cimetière, la cérémonie présidée par M. le pasteur P.-L. Etienne fut particulièrement touchante. Après la lecture biblique, le Chœur des vieilles chansons, dirigé, pour la circonstance, par M. Henri Borruat, instituteur à Fahy, exécuta ce chef-d'œuvre du maître, considéré comme l'hymne national de notre petite patrie : « L'âme jurassienne ».

MM. von Dach et Meister ouvrirent la série des discours en adressant au défunt l'adieu suprême des amis de la Loge maçonnique dont J. Juillerat fut, au cours de plusieurs années, le « Vénérable ».

Puis M. le Dr Virgile Moine, directeur de l'Ecole normale, prit la parole en ces termes :

« Il y a huit jours exactement, à deux heures près, nous serrions la main d'un homme plein de santé, riche de projets qu'il nous confiait avec enthousiasme. Il y a trois mois exactement, à deux jours près, l'Ecole normale, en une fête intime, prenait congé de celui qui, pendant quarante ans, mois après mois, jour après jour, avait consacré le meilleur de lui-même à la formation de nos futurs instituteurs. Et quand nous prononçons, pour la circonstance, le rituel « Ad multos annos », nous croyions vraiment que J. Juillerat jouirait d'une longue et douce retraite. Le destin en a décidé autrement. Comme un sapin de son Jura, — qu'il aimait tant — il est resté droit et vaillant jusqu'au moment où la foudre l'a abattu. Comme un sapin de son Jura, de ce Petit-Val d'où il était issu, il avait la silhouette aux traits bien accusés ; son être tenait au terroir par toutes les fibres et, sous une écorce parfois rugueuse, comme un sapin encore, il cachait un bois tendre.

Venu du vallon de St-Imier, où son enfance s'était écoulée, J. Juillerat entra à l'Ecole normale en 1889, en ressortait en 1893, pour occuper une place d'instituteur à Tramelan-dessus. Mais une vocation irrésistible attirait le jeune maître : la musique. Accomplissant sa lourde tâche dans une classe de 70 élèves, J. Juille-

rat, brûlant d'enthousiasme, trouvait encore moyen de cultiver le chant, l'harmonie, l'instrumentation. Aux leçons privées, à Bienne et à La Chaux-de-Fonds, succédaient des cours de vacances et des études dans les conservatoires allemands : Stuttgart et Dresde. Ses études, Jâmes Juillerat en appréciait la valeur, car elles étaient le fruit de sa volonté : il avait fallu que le jeune maître économisât sou après sou, sur son petit traitement de régent de jadis ; il avait fallu qu'il s'astreignît aux privations pour atteindre son but, à l'âge où d'autres, insoucians, n'écoutent que l'appel du printemps de la vie.

En 1898, âgé de 25 ans seulement, Jâmes Juillerat remplaçait Samuel Neuenschwander, ce père des chanteurs jurassiens, comme maître de chant et de musique à l'Ecole normale. Se pénétrant de sa mission, le jeune professeur comprit que le chant est une des vertus cardinales du peuple, et que les peuples qui chantent ne perdent jamais leur âme. Il avait rêvé — et son rêve est devenu réalité — de faire de nos instituteurs des directeurs de chorale, dans tous nos villages, les éléments premiers de cet art, le plus populaire qui soit. Et pendant quarante ans, sans faillir jamais, J. Juillerat a préparé plus de 500 maîtres. Certes, nul n'est parfait, et, surtout au début de sa carrière ; en néophyte, animé d'un culte religieux pour la musique, il a voulu imposer, avec le tempérament que nous lui connaissons, une passion pour l'art à ses élèves qui souvent n'en voulaient pas. Mais nul ne lui en a gardé rigueur, car on sentait un apôtre qui s'était dépensé non seulement à l'Ecole normale, mais hors de l'école. Toutes les chorales ont recouru à ses conseils, à la veille des concours ; il a siégé dans maints jurys et commissions musicales.

Et surtout, Jâmes Juillerat, Jurassien de chez nous, a su trouver les accents les plus intimes pour chanter nos joies et nos peines. « L'âme jurassienne », « L'idéal suisse », « Le vieux chasseur », « Anne Mareili » ont résisté aux caprices de la mode artistique, car Jâmes Juillerat, dans son art, a su rester simple et vrai. C'est son goût du simple et du vrai qui l'a poussé vers le folklore. Avec minutie, guidé par une ferveur quasi religieuse, il est allé de village en village ; il a recueilli de la bouche des vieux, ces airs et ces mélodies que notre peuple, depuis des siècles, s'est transmis de génération en génération ; il les a notés, il en a harmonisé certains, et, par ce « Chœur des vieilles chansons », qu'il a conduit de succès en succès — nous pourrions dire de capitale en capitale, et jusqu'à Paris —, par ce « Chœur des vieilles chansons », il a fait plus qu'aucun autre pour affirmer notre caractère gaulois et latin, faire connaître le pays jurassien et le faire admettre dans le giron romand. Mais hélas, si

l'homme propose, Dieu seul est maître de nos destinées ! Jâmes Juillerat se proposait, au seuil de sa retraite, de publier une vaste anthologie des chansons de chez nous, tout en cultivant les fleurs, les dahlias qu'il aimait tant, en soignant ses espaliers, en surveillant ses abeilles. Retraite d'un sage, d'un artiste et d'un patriote, au crépuscule d'une vie bien remplie. La nuit est trop tôt venue, et le Jura risque de perdre, à moins que n'apparaisse un bon ouvrier, un monument artistique essentiel : la « Fresque de nos chansons populaires. »

Au nom de la Commission des écoles normales du Jura, au nom de l'Ecole normale des instituteurs, au nom des anciens élèves de l'Ecole, au nom du corps enseignant jurassien, et singulièrement du corps enseignant d'Ajoie et de ce Chœur mixte qu'il dirigea avec maîtrise, au nom de la Chorale, du Männerchor et du Groupe des vieilles chansons, au nom de l'Emulation jurassienne, nous présentons nos condoléances à M^{me} Juillerat, cette compagne qui sut si bien comprendre et seconder l'artiste, à ses fils, pour lesquels le disparu vouait une affection sans limites, à ses proches. — Jâmes Juillerat, ton nom s'inscrira dans les annales du pays jurassien, aux côtés de cet autre ancêtre, le peintre Juillerat ; il a fixé les traits du pays jurassien ; tu en as chanté l'âme, tes efforts n'auront pas été vains. L'école populaire et les clercs de ce peuple t'en sont reconnaissants. »

Le Chœur mixte du corps enseignant d'Ajoie, que le défunt dirigea pendant 12 ans, fit entendre ensuite, sous la direction de M. Pierre Mamie, inspecteur, le chœur si impressionnant : « Espérance » de Ch.-M. de Weber.

Il appartenait ensuite à M. Marius Fromaigeat, instituteur à La Chaux-des-Breuleux, de retracer l'activité du cher disparu au sein de l'Union des chanteurs jurassiens. Doué d'un remarquable talent oratoire, M. Fromaigeat rendit un vibrant hommage à la mémoire de J. Juillerat qui se dépensa sans compter pour l'U. C. J., dont il fut le directeur général et qui venait d'être chargé d'en assumer la présidence.

Enfin, le très sympathique président de la Chanson romande, M. Ed. Helfer, vint dire la douloureuse émotion ressentie par tous ceux qui, en Terre romande, connaissaient et aimaient J. Juillerat, à la nouvelle de son décès inattendu, et, en vieil ami du défunt, lui adressa l'ultime adieu.

Les Nuages », de Beethoven, exécutés par l'Union chorale de Porrentruy, sous la direction de M. Ed. Beuchat, maître à l'Ecole d'application, créèrent l'ambiance favorable pour permettre à l'assistance de méditer l'oraison funèbre fort édifiante prononcée ensuite par M. le pasteur P.-L. Etienne.

La cérémonie s'était prolongée. Lorsque la foule s'écoula, la nuit descendait, tandis que la tombe, pour toujours, se refermait sur celui qui fut un bon père de famille, un ami fidèle et un grand Jurassien.

L. C.

Anatole Lablotier

Membre honoraire correspondant

(1859-1939)

Notre petit pays, et l'Emulation jurassienne, en particulier, a toujours entretenu les meilleures relations avec nos voisins de l'autre côté de la frontière et c'est bien naturel, puisque nous avons la même langue et les mêmes aspirations spirituelles. Une des personnalités de la région française limitrophe qui a toujours témoigné à notre association une profonde amitié et une vive sympathie, c'est certainement Anatole Lablotier.

Né le 21 novembre 1859 à Bourogne où son père était instituteur, il fit ses études au lycée de Belfort et devint professeur. Mais il ne resta pas longtemps dans l'enseignement, car il préférait la carrière administrative. Il fut appelé aux fonctions de secrétaire de la Mairie de Delle il y a plus de trente ans et il s'y fit apprécier par son savoir-faire, sa scrupuleuse exactitude, sa bienveillance naturelle dont il ne se départit jamais.

A. Lablotier aimait l'histoire et surtout l'archéologie. Il a publié bien des études parmi lesquelles son ouvrage capital qui peut être cité comme un modèle : *Le cimetière barbare de Bourogne*. Il avait fait les fouilles de ce cimetière contenant plus de 290 tombes avec une méthode et une précision qui furent remarquées de tous les connaisseurs. Les nombreux objets trouvés sont aujourd'hui au Musée de Belfort et ils méritent une visite attentive.

Retiré depuis quelques années, il consacra ses loisirs à mettre en ordre les nombreuses notes prises pendant un demi-siècle dans les archives de son village natal et à en publier une partie : trois études qui dénotent une belle érudition chez son auteur ont paru jusqu'ici dans le Bulletin de la Société belfortaine d'Emulation.

Notre ami aimait beaucoup la Suisse, le Jura, la Société jurassienne d'Emulation dont il suivait les travaux avec un vif intérêt. Il y a une trentaine d'années, pour récompenser la sympathie dont il ne cessa de faire preuve, notre Société le nomma

membre honoraire correspondant. Il est venu parfois à nos séances, regrettant que ses occupations professionnelles et souvent la distance l'aient retenu trop souvent chez lui. Mais toujours il fit preuve envers l'Emulation d'un réel attachement. Nous perdons en Anatole Lablotier un de nos plus fidèles amis. Qu'il repose en paix !

G. A.

Auguste Hoffmann

(1875-1938)

Le 4 octobre dernier, en une séance solennelle à laquelle prirent part les membres de la Commission administrative et le corps enseignant de l'Ecole cantonale, M. le Préfet V. Henry, président de la dite commission, en des paroles bien senties adressait à M. Aug. Hoffmann qui venait de prendre sa retraite, de chaleureuses paroles de remerciements pour la belle carrière qui s'achevait alors. M. Henry ne manqua pas de relever les éminents services rendus par ce collègue si capable dans la branche où il s'était spécialisé, non seulement à l'Etablissement où il avait consacré le meilleur de lui-même, mais au Jura tout entier. Un des professeurs ajouta quelques mots au nom des collègues, ne manquant pas de rappeler les relations toujours très cordiales entretenues avec lui. Tous s'accordèrent à souhaiter une longue et heureuse retraite à celui que la maladie et la fatigue obligeaient à prendre un repos bien mérité.

Hélas ! moins de deux semaines plus tard, la nouvelle du décès de notre ami jetait la consternation au sein de sa famille, à l'école, en ville, dans le Jura tout entier. Auguste Hoffmann s'était endormi paisiblement le soir du 14 octobre, pour ne plus se réveiller, alors que tout le monde pensait que le repos le remettrait complètement sur pied, et pour de bonnes années encore, lui dont la santé avait donné tant d'inquiétude pendant deux ans, à sa famille et à ses amis...

Aug. Hoffmann naquit à St-Imier, le 2 janvier 1875. Son père était un de ces horlogers experts qui tendent à disparaître devant l'envahissement du machinisme moderne. Le jeune garçon suivit les classes primaires du grand village horloger, puis il entra à l'école secondaire dont il fut un des plus brillants élèves.

Agé de quinze ans et demi, il fut admis à l'Ecole normale de Porrentruy, au mois d'avril 1890, directement en III^e classe. Notre cher camarade se distingua bientôt par sa riche intelli-

gence et par ses belles qualités. D'emblée, il prit la tête de sa classe, en particulier pour le dessin et il n'eut aucune peine de s'y maintenir. A peine sorti de l'Ecole, en avril 1893, il affronta sans difficulté l'examen de maître secondaire pour sa branche de prédilection.

Comme il était l'aîné d'une famille nombreuse, il accepta une place d'instituteur à Malleray où il resta dix ans. Mais il n'y perdit pas son temps, car il consacrait ses loisirs à cultiver sa branche favorite. Il suivit les cours du Technicum cantonal de Fribourg et ceux de l'Ecole des Beaux-Arts de Bâle, où il reçut d'excellentes leçons d'aquarelle, en particulier, du professeur Schider et de peinture décorative du professeur Wagen.

Ainsi préparé, il fut nommé instituteur à Delémont, en 1903 et chargé de donner des leçons à l'Ecole professionnelle de ce lieu et aussi à Choindez. Mais les succès qu'il avait obtenus avaient attiré l'attention sur lui et, en 1905, il était appelé comme professeur de dessin à l'Ecole où il devait passer la moitié de son existence.

Dès lors, il se consacra avec une conscience et un dévouement de tous les instants à ses élèves, ne ménageant ni son temps ni ses peines. Aussi les résultats auxquels il arriva furent-ils brillants. Désigné comme maître à l'Ecole professionnelle de Porrentruy qui venait d'être fondée, il s'y fit remarquer par le même souci de scrupuleuse exactitude, de discipline et de dévouement, si bien qu'il fut appelé à la direction de cette école en 1928. Les brillants résultats auxquels il arriva ont été maintes fois l'objet de rapports extrêmement élogieux de la part des experts cantonaux et fédéraux. La maladie l'obligea, en 1936, à se démettre de ces fonctions très absorbantes.

Mais là ne se borna pas l'activité d'A. Hoffmann. Sorti d'une famille d'artistes — deux de ses frères s'étaient voués à l'Art, comme lui — il occupa ses loisirs à faire de la peinture et se spécialisa bientôt dans l'aquarelle, genre où il excellait. Il dessina surtout nos sites jurassiens qui lui étaient si familiers et il en rendait tout le charme intime, tout le pittoresque enchanteur ; nos vieilles fermes aux toits moussus ou brunis, nos vastes pâturages, nos paysages d'hiver... Il dessina également des affiches, des cartes de fêtes, des cartes postales, des menus qui certainement resteront avec ses nombreuses peintures à l'huile, ses jolies aquarelles et ses portraits très réussis et perpétueront son Art si profond.

Dans l'intimité, A. Hoffmann fut un ami sûr et toujours prêt à rendre service. On aimait son caractère sérieux, quoique parfois un peu gouaillieur. Mais où il donna toute sa mesure, c'est

au sein de sa famille. Il fut un époux exemplaire, un père et un grand-père bien tendre et bien dévoué. C'est une grande perte pour tous les siens à qui nous renouvelons l'expression de toute notre sympathie.

Avec Auguste Hoffmann, disparaît un bon citoyen, un excellent éducateur, un artiste distingué, un homme dévoué au bien public. Son souvenir n'est pas près de nous quitter. G. A.

M. l'abbé Paul Beuret

(1851-1938)

«Le vieux curé des Breuleux» est mort. C'est le départ d'un beau type d'homme, de prêtre du pays, de pasteur-né, d'un rare tempérament, d'un grand cœur !

Paul Beuret naquit aux Rouges-Terres, le 11 novembre 1851 d'une de ces vieilles familles de la Montagne où sont en honneur la religion, le travail, la ténacité. Il fit ses premières écoles à Saignelégier, mais désirant poursuivre ses études, il partit pour l'Alsace chez les Frères de Marie au collège de St-Hippolyte où il fut un boute-en-train. Après Schwytz, philosophie à Insbruck. Celui qui a vu ses manuscrits de cours, peut attester qu'il fournit un travail acharné et brillant. A Fribourg, il étudia la théologie et travailla là aussi avec une grande application, puisque son supérieur, le futur Mgr Cosandey, Evêque de Lausanne-Genève, le grondait de brûler trop d'huile.

Ordonné prêtre le 4 avril 1874, M. l'abbé Beuret vint dire sa première messe aux Rouges-Terres et son église fut la grange paternelle : en ce temps-là le Kulturkampf sévissait au pays de ses pères.

Pendant la tourmente, Mgr Marilley le nomma coadjuteur de St-Nicolas, mais l'exilé reprenait de temps en temps le chemin de la Montagne. On le vit officier à Saignelégier, aux Breuleux, à Montfaucon, à St-Brais même. L'heure sonna où il put rester aux Breuleux comme vicaire d'abord, puis comme curé, l'assemblée du 31 octobre 1880 l'ayant nommé curé par une levée de mains unanime. On se rendit compte tout de suite que le «curé des Breuleux» n'était pas un homme à s'enfermer ni à la sacristie, ni à la cure. La persécution avait opéré bien des ravages. Le jeune curé fit face à tout avec zèle, ardeur et entrain.

On aimait ses sermons, on goûtait en particulier ses catéchismes du dimanche où il mettait sa manière originale et primesautière.

Il vécut, selon son expression, avec ses paroissiens, ce qui ne l'empêcha nullement d'être un des plus actifs artisans de l'introduction des avantages du progrès et du bien-être aux Franches-Montagnes. Homme aux dons multiples, il alla jusqu'à faire les plans de plusieurs maisons, agrandit en particulier la maison d'école !... L'installation d'eau de La Theurillate fut son œuvre ; il travailla activement à la création de l'Usine électrique de La Goule et fut encore le grand ouvrier de la ligne du chemin de fer électrique Tramelan-Breuleux-Noirmont.

On usa et abusa de sa charité : le bon curé ne savait pas dire non. Toute misère qui venait s'ouvrir à lui trouvait ouverts son cœur et sa bourse.

L'abbé Beuret était connu et apprécié au long et au large par un nombre incalculable de nos compatriotes welsches ou alémaniques. L'occupation des frontières grandit encore la popularité du curé des Breuleux, dont le franc-parler et le courageux langage, à une époque troublée de notre histoire, firent grande impression sur ses auditeurs de passage.

En 1928, il donna sa démission et prit sa retraite.

Le Chapitre du 16 août 1920 l'avait nommé vice-doyen du décanat de Saignelégier : cet honneur ne diminua en rien son amicale et fraternelle familiarité ni son imperturbable entrain avec ses confrères. La paroisse des Breuleux doit à son « vieux curé » d'avoir gardé l'union, d'ignorer la division des partis, de pouvoir s'enorgueillir, à juste titre, de ses sociétés florissantes. Sa paroisse, ses sociétés, il les aima de tout son cœur et elles le lui rendirent bien. Démissionnaire, il fut toujours « notre vieux curé ».

Avec lui, à côté de réflexions profondes, révélations de science et de jugement, c'étaient des explosions de bonne humeur, des fusées de rire. A la porte la tristesse et la morosité ! Chacun en le quittant secouait la tête en disant : « Quel homme ! »

En juillet 1937, il fut pris d'une grande faiblesse de cœur, mais soigné avec un complet dévouement par le médecin, la forte constitution de l'octogénaire eut raison de cette crise.

Le lundi de Pâques 1938, il prit froid, lors d'une sortie à Saignelégier, une fluxion de poitrine l'emporta et le 23 avril il s'en alla dans la paix du Seigneur.

Son souvenir restera. Tous ceux qui l'ont connu ont apprécié et aimé le curé Beuret.

M. J.

Jean Ceppi, notaire

(1902-1938)

La brusque disparition de M. le notaire Jean Ceppi, frappé, à la fleur de l'âge, en plein bonheur familial et alors que son étude prenait de plus en plus d'ampleur, a causé dans tous les milieux, la plus douloureuse surprise.

M. le notaire Ceppi, en effet, ne comptait que des amis. Son caractère affable et serviable, négligeant les éclats qui répugnaient à sa nature paisible et à son honnêteté foncière, l'avait fait apprécier de tous.

Jean Ceppi ne s'extériorisait pas beaucoup. Pondéré, il se consacrait tout entier à ses devoirs professionnels, collaborant à la vie publique comme receveur de bourgeoisie et receveur extraordinaire de la commune d'Asuel.

Dans toute son activité, il fit toujours preuve du devoir le plus strict et de la plus large compréhension.

On appréciait la droiture de son jugement et sa haute conscience et il était loin d'avoir donné toute sa mesure encore.

Ayant puisé dans une famille profondément chrétienne — trois de ses frères sont Religieux, sa tante fut supérieure de notre hôpital alors que son cousin, Mgr Folletête, occupe un des postes les plus élevés du Diocèse de Bâle — de solides convictions religieuses et de non moins fermes convictions politiques à l'école de feu son père M. le prés. de trib. Alfred Ceppi et à l'exemple de son frère M. le juge d'appel Pierre Ceppi, sa mort a été vivement ressentie.

Modeste, il s'affirma avant tout comme un de ces hommes de devoir dont le monde désaxé a tant besoin, à l'heure actuelle.

Pour sa chère famille qu'il chérissait avec une délicate tendresse, pour ses amis auxquels il était attaché par une fidélité à toute épreuve, pour la collectivité qu'il savait servir avec dévouement, la perte est grande.

L'amour, l'amitié et la reconnaissance l'ont accompagné à sa demeure dernière. Qu'il repose dans la paix du Seigneur. Gt.

Charles Favre

(1848-1939)

M. Charles Favre naquit à Cormoret en 1848. Porteur d'une patente de notaire, il fut nommé greffier au tribunal de La Neuveville en 1871, puis secrétaire de préfecture, receveur de district, préfet et en 1913, président du tribunal.

Il représenta le district de Neuveville en qualité de délégué à la constituante de 188-845.

Membre de l'Emulation, il publia sous les auspices de notre société un ouvrage sur l'assurance obligatoire. Il fut initiateur et fondateur du funiculaire Gléresse-Prêles.

La vie de M. Charles Favre fut une longue vie de travail et de dévouement. Dernièrement, malgré son grand âge, M. Favre donnait une conférence au sein de la section neuvevilloise de l'Emulation, il narrait avec un accent juvénile, le sauvetage du « Neptune », qui avait sombré dans le lac de Biemme en 1889.

Le souvenir de cet homme de bien, de ce bon patriote restera vivant parmi nous. R.

Frédéric Scheurer

(1877-1939)

Nous ne pouvons mieux retracer la vie féconde et laborieuse de M. le Dr Scheurer qu'en reproduisant un extrait d'un article nécrologique paru dans la Feuille d'Avis de Neuchâtel.

M. Frédéric Scheurer est né à Morat, le 9 janvier 1877. Il a fréquenté les écoles de Berne, puis il a poursuivi ses études économiques et financières à l'ancienne Académie de Neuchâtel et ensuite aux Universités de Berne, Bâle et Zurich. Ses études terminées, il entre dans l'enseignement comme professeur à l'Ecole de commerce de Bellinzone ; il poursuit ensuite son activité aux Ecoles commerciales de Berne et de Zurich qui dépendent de la Société suisse des commerçants. En 1906, il est nommé directeur de l'école supérieure de commerce de La Chaux-de-Fonds. C'est pendant son séjour aux Montagnes qu'il présenta à notre Université une thèse sur « Les crises dans l'industrie horlogère », travail très fouillé et très documenté qui valut à son auteur le grade de docteur ès sciences commerciales et économiques. En 1913, M. F. Scheurer descend à la Neuveville où il prend la direction de l'Ecole de commerce ; il installe en même temps un bureau fiduciaire au sein duquel il aura l'occasion de faire valoir toutes les connaissances pratiques et l'expérience acquise durant son séjour dans la métropole horlogère.

Vers 1920, feu M. Georges Paillard ayant, pour raisons de santé, donné sa démission de professeur d'économie commerciale à la Section des sciences commerciales, M. Frédéric Scheurer fut appelé à lui succéder. Il avait une prédilection marquée pour la philosophie et il sut d'emblée envisager l'enseignement des sciences commerciales à un point de vue élevé, joignant à l'expérience des affaires les enseignements des grands penseurs. Il eut le talent de présenter à ses étudiants la vie complexe du commerce et de l'industrie en mettant en relief les principes essentiels à la fois psychologiques et techniques qui sont à la base des activités de l'homme d'affaires.

A la fin de 1934, M. F. Scheurer sentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter ; il se vit contraint, à son grand regret, de renoncer à ses fonctions de professeur.

M. F. Scheurer laisse derrière lui une belle carrière, faite de travail et de loyauté. Nous nous souviendrons de l'homme bon et droit qui vient de nous être enlevé prématurément.

André Amweg

(1909-1939)

Grand, élancé, l'œil intelligent et doux, le geste sûr déjà et naturel... il était le jeune homme qui fait plaisir à voir parce que robuste, sain, il regarde avec confiance l'avenir qui s'ouvre devant lui riche de promesses... Hélas, il était écrit qu'André Amweg serait brutalement terrassé par la mort sournoise avant qu'il eût achevé sa trentième année !

Né en 1909 et fils de notre vénéré président honoraire de l'Emulation jurassienne, André avait fait ses études à Porrentruy, sa ville natale. Avec le meilleur succès, il avait fréquenté l'Ecole cantonale dont il obtint en 1928 la maturité en 1^{re} note. Enfant modèle, élève consciencieux, camarade conciliant, il n'avait, en toute vérité, jamais causé de chagrin à ses parents ou de déceptions à ses maîtres.

Tout de suite, il se fit immatriculer à l'Ecole polytechnique de Zurich et en un minimum de temps, malgré le service militaire, il en parcourut le programme de mathématiques et de physique. En 1932, il subissait brillamment ses examens de professeur. A Zurich comme à Porrentruy, il avait su gagner l'estime et l'af-

fection de ses maîtres et de ses condisciples. En particulier, MM. les professeurs P. Scherrer et Janse l'avaient en amicale considération et attendaient beaucoup d'André Amweg.

En bon Jurassien, il jugea opportun de compléter ses études en français et c'est dans ce but qu'il alla passer à Paris le semestre suivant. Il travailla à la Sorbonne et à l'Institut P. Curie où il se lia d'amitié avec M^{me} et M. Joliot-Curie qui n'avaient pas tardé à apprécier à son mérite le jeune Suisse. Et ce fut une des profondes joies de sa vie de constater en quelle haute estime on tenait à Paris notre Ecole supérieure dont il sortait.

Ces études et son séjour en France étant terminés et, en attendant une place, A. Amweg passa près de ses parents l'été suivant, s'occupant de jardinage avec la même ardeur que de ses formules scientifiques. Tout heureux de n'être plus à la charge de sa famille, il accepta en septembre 1933 de diriger l'atelier pour la construction d'appareils médicaux électriques (diathermie) que M. J. Jurtschert venait de fonder à Lucerne. Comme on pouvait y compter, il se mit à l'œuvre avec une intelligence et un savoir-faire peu commun ; l'affaire se développa : dès 1935, l'atelier devenait une fabrique occupant plus de 30 ouvriers. Toutes les installations y ont été faites sur les indications et les plans du jeune chef et aujourd'hui, la plupart des hôpitaux et des médecins suisses possèdent sans doute tous des appareils Jurtschert, construits sur les données et calculs d'André Amweg, car il avait la noble ambition de rendre, si possible, la Suisse indépendante dans ce domaine.

Et c'est en mettant au point pour l'Exposition nationale un appareil à ondes courtes que, travaillant solitaire dans son laboratoire, à l'heure de midi du 15 mars 1939, le pauvre garçon tomba foudroyé par le courant électrique à haute tension. Comme le bon soldat qui ne lâche pas son arme sur le champ de bataille, il tenait sur sa poitrine le lourd appareil qui l'avait frappé à mort.

Le destin est inique et cruel. Une vie de joie et de promesses, de loyauté et de travail venait d'être brutalement brisée sans même qu'on puisse s'exprimer comment. Depuis plusieurs années, André Amweg consacrait tous ses loisirs à la thèse doctorale qu'il avait l'intention de soutenir à Zurich dans le courant de cette année. Ce qu'aurait été cette thèse, on peut se l'imaginer quand on connaît l'étude qu'en avril 1938, il avait présentée à l'assemblée de Lausanne de l'Association des électriciens suisses sur « la diathermie à ondes courtes et son appareillage ». Publié dans le Bulletin No. 21 de 1938 de la société, ce travail fut immédiatement traduit en allemand et en hongrois par la célèbre maison Tungstram à Budapest, qui s'intéressait beaucoup au jeune physicien.

Et A. Amweg, nous le savons, avait en préparation plus d'une étude de cette importance. Hélas ! le sort n'a pas permis que le gai et aimable savant donnât toute sa mesure. Certes, André Amweg fût devenu une des illustrations de son pays et de l'Emulation jurassienne dont il était membre depuis quelques années...

Un temps atroce de bise, de neige et de tristesse s'associait à la douleur de tous quand, le 18 mars 1939, nous l'accompagnâmes à sa dernière demeure, au cimetière de Porrentruy. M. H. Piquerez, avocat, son ami d'études, sut exprimer en paroles simples, mais combien éloquentes, les regrets et la peine que nous éprouvions tous sur la perte irréparable que par la disparition prématurée d'André Amweg, faisaient sa famille, la science et le Jura.

A. Sch.

Victor Philippin

M. Victor Philippin était arrivé d'Angleterre à La Neuveville à l'âge de 5 ans. Il fréquenta le progymnase de notre ville, puis l'Ecole normale de Porrentruy où il obtint son certificat de maturité en 1895. Il remplit les fonctions de préposé à l'Office des poursuites pendant 30 ans.

Il avait pris sa retraite et vivait paisiblement. Il fut emporté subitement le 17 février 1939.

Nous garderons de cet ami et fidèle membre de notre société jurassienne d'Emulation un souvenir indéfectible.

Oscar Wyss

(1853-1939)

Le 11 mars 1939 s'est éteint M. Oscar Wyss, notaire à La Neuveville.

M. Wyss se faisait remarquer par la célérité et le sérieux qu'il apportait dans toutes les affaires. Sa courtoisie et sa modestie lui avaient apporté l'estime d'un grand nombre de ses concitoyens. Né en 1853, il exerça le notariat pendant plus de 60 ans.

Il occupa les fonctions de secrétaire municipal, de vice-président du Tribunal de district ; il fut un membre dévoué des commissions scolaires de notre localité.

M. Oscar Wyss aimait la musique, pendant de nombreuses années, il joua l'orgue au temple français. Il fut directeur zélé du Chœur d'hommes « Union ». Puis l'âge vint ; M. Wyss dut restreindre ses nombreuses occupations.

M. Oscar Wyss n'est plus, mais son souvenir restera dans les cœurs de ceux qui l'ont connu.
